

Rondon et l'Indien¹

A l'occasion du centenaire de sa naissance : 5 mai 1865-1965.
par Herbert BALDUS.

Le choix de Rondon comme candidat au Prix Nobel de la Paix, la plus haute distinction conférée en reconnaissance d'actes d'amour envers l'humanité, s'explique par l'exemple donné par cet officier de l'armée brésilienne, universellement admiré pour son œuvre de protection de l'Indien, qui apprit aux peuples dominateurs la façon de traiter les peuples plus faibles et moins développés avec justice, bonté et abnégation.

Quand l'ensemble des salles du *Museu Paulista* destinées à présenter les cultures aborigènes brésiliennes furent officiellement dénommées «Salles Maréchal Rondon», ce fut en hommage aux travaux réalisés par le grand *sertanista* afin que l'Indien soit mieux connu.

Si nous considérons la contribution de Rondon à l'ethnographie, nous devons distinguer entre ses propres écrits, ceux de ses collaborateurs et les recherches dont il fut l'instigateur et qu'il facilita, soit personnellement, soit par les institutions qu'il créa. Déjà, la brochure qu'il publia en 1910, alors qu'il était colonel, sous le titre *Ethnographia*, et qui contenait ses observations sur les Indiens Pareci et Nambikuara, fut accueillie avec intérêt par les spécialistes. La légende de l'origine du manioc, qu'il y publiait à la fois dans la langue originale et en version portugaise, devait être reproduite dans les ouvrages de divers auteurs. Les trois volumes qui composent le *Rapport présenté à la Direction générale des Télégraphes et à la Division du Génie (G. 5) du Département de la Guerre* et les deux volumes de *Conferencias* contiennent des données de grand intérêt sur de nombreuses tribus. Sous le titre général *Índios do Brasil*, il publia trois gros volumes de photographies prises à des époques diverses depuis 1890 par les membres de la célèbre Commission Rondon. Il fut encore co-auteur avec João Barbosa de Faria de trois ouvrages sur les langues aborigènes du Brésil. Et de l'immense documentation recueillie par Rondon et par ses collaborateurs, il convient de ne pas oublier les collections de musée, fondement des études ergologiques.

En ce qui concerne l'orientation scientifique de Rondon, il fut bien l'enfant de son époque, c'est-à-dire de la seconde moitié du XIX^e siècle. Pour lui, «le problème de l'ethnographie américaine se résume, en un mot, dans le problème de l'origine de l'homme américain». Cette phrase, publiée en 1940 et répétée en 1946, pouvait plaire, d'une certaine manière, à l'éminent Paul Rivet, né onze ans après Rondon et mort la même année que lui, en 1958. Mais les indianistes modernes, formés dans les recherches sociologiques et psychologiques, ne peuvent plus être d'accord avec lui.

Des travaux sur les Indiens publiés par les collaborateurs de Rondon, il convient de mentionner ceux d'Amilcar A. Botelho de Magalhães, Boanerges Lopes de Sousa, Antonio Pyreneus de Souza, Luis Bueno Horta Barbosa, Alípio Bandeira et José Maria de Paula. Mais, tandis que le matériel ethnographique contenu dans toutes ces publications ne constitue que d'intéressantes et brèves notes, des œuvres scientifiques

¹ Traduit du portugais par Mauricio Paranhos da Silva.

fondamentales purent être réalisées grâce aux organisations créées par Rondon, notamment le livre de E. Roquette-Pinto, *Rondônia*, et certains travaux de Curt Nimuendajú. Roquette-Pinto réunit dans son livre plusieurs fois réédité le copieux matériel sur les Pareci et les Nambikuara que les explorations de la Commission Rondon avaient rendu accessibles, offrant ainsi une source importante principalement pour l'étude de la culture matérielle de ces Indiens de la Serra do Norte. Nimuendajú, chargé du Service de Protection des Indiens, vécut pendant plusieurs années avec les Guarani du sud du Mato Grosso et de l'Etat de São Paulo ; il écrivit un ouvrage indispensable pour la connaissance des religions sud-américaines et des Tupi, étude qui fut publiée en 1914 dans le *Zeitschrift für Ethnologie*. Il pacifia également les Parintintin, ce qui lui permit d'écrire une remarquable monographie qui fut publiée en 1924 dans le *Journal de la Société des Américanistes de Paris* sous le titre *Les Indiens Parintintin du Rio Madeira*.

En mentionnant le Service de Protection des Indiens (S.P.I.), nous entrons dans un autre domaine où Rondon exerça son activité en faveur de l'Indien : le domaine de l'anthropologie appliquée. On sait que ce terme remplace désormais celui d'«ethnologie coloniale» utilisé jusqu'à la seconde guerre mondiale, par lequel on définissait les tentatives de résoudre scientifiquement les problèmes découlant de l'administration par les Blancs de certains peuples d'Asie, d'Afrique et d'Océanie. Ce changement de dénomination marqua le passage d'un point de vue plus ou moins impérialiste à une conception fondée sur la reconnaissance et le respect mutuels.

En matière de politique indigéniste, nous perpétons encore au Brésil la tradition du colonisateur lusitanien : essayer d'intégrer l'Indien dans la société néo-brésilienne en l'arrachant à sa propre culture. Il est émouvant de voir comment Rondon s'émancipa peu à peu de cette tendance à l'absorption et à l'uniformisation. Dans un ouvrage publié en 1940 dans la revue de l'*Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro*, vol. 174, sous le titre *José Bonifácio et le problème indigène*, qui traite du Patriarcat de l'Indépendance brésilienne en tant qu'auteur des *Notes pour la civilisation des Indiens sauvages de l'Empire du Brésil*, publiées en 1823, et par conséquent en tant que précurseur et maître des fondateurs du moderne S.P.I., nous trouvons les phrases suivantes : «Pour incorporer l'Indien à la société, il ne suffit pas de l'intervention d'un missionnaire dans sa vie fétichiste, qui agit contre sa volonté par l'institution du baptême, c'est-à-dire en incorporant un nouvel être à la masse humaine, et du culte théologique, catholique ou protestant, ou tout autre intervention spirituelle en vue de transformer sa mentalité première. Ce qu'il faut, c'est une action patiente, une assistance constante d'amour, par l'application incessante de la bonté dans les relations entre les Indiens et ceux qui prétendent transformer sa conception concrète du Monde. Comme c'est un phénomène qui dépend de la loi de l'évolution, il convient donc d'apprécier, ne fût-ce que de façon succincte, l'évolution mentale de

l'Indien qui n'est qu'un grand enfant, selon la méthode préconisée par José Bonifácio dans ses *Notes*, assimilée par le S.P.I., et par son expérience adaptée de manière réfléchie aux pratiques éducationnelles» (p. 882).

Tel était le langage d'un fervent adepte du positivisme d'Auguste Comte, l'idéologie qui guida, au cours de la longue existence de Rondon, aussi bien des militaires que d'éminents hommes politiques brésiliens et qui inspira également les chefs du S.P.I. Ces mots démontrent également l'influence de l'évolutionnisme qui orientait les sciences dans la seconde moitié du siècle passé et qui se manifesta dans les études consacrées au Brésil par l'ethnologue Karl von den Steinen et par le grand historien brésilien Capistrano de Abreu. Enfin, dans le passage cité, nous retrouvons également une expression fréquemment employée par les missionnaires qui indique, dans le meilleur des cas, un amour plus paternel que fraternel et qui n'est pas dépourvu d'un certain égocentrisme arrogant, l'affirmation que l'Indien «n'est qu'un grand enfant». Si nous ne considérons pas notre propre culture comme l'étalon de toutes les autres, nous reconnaitrions aisément que n'importe quelle tribu ou peuple, qui pendant des millénaires ont soutenu la lutte pour l'existence avec les mêmes moyens dont ils se servaient au XVI^e siècle et sans aucune aide de notre part, ne peuvent être composés «de grands enfants».

En 1940, Rondon parlait encore conformément à «l'ethnologie coloniale». Neuf ans plus tard cependant, il s'exprimait de manière différente dans une entrevue publiée dans le *Diário Carioca*, le 1^{er} juin 1949. Faisant preuve d'une rare vitalité intellectuelle, ce déjà octogénaire adhérait aux points de vue de l'ethnologie appliquée moderne. Il déclarait : «La tendance actuelle consiste à éloigner l'Indien dans la mesure du possible du contact pernicieux des Blancs. On n'admet plus l'idée erronée que l'Indien doit être incorporé à notre civilisation». Avec une sincérité des plus sympathiques, il ajoutait des mots aussi justes que ceux-ci : «Vous autres journalistes, vous êtes les pires ennemis de l'Indien. Vous passez votre temps à rechercher des reportages à sensation en tourmentant les pauvres aborigènes qui n'aspirent qu'à une chose : vivre loin de nous, les civilisés. L'Indien ne croit pas et ne peut croire dans le Blanc. Nous sommes pour lui une nation grande, forte et cruelle. Il ne peut penser autrement, il croit à ce qu'il voit et sent ; depuis l'époque de la découverte, il est réduit en esclavage, massacré, spolié de ses terres par l'homme blanc, mauvais et traître. Peu, très peu nombreux sont les Blancs qui recherchent l'Indien en vue de l'aider. Dans la majorité des cas, nous ne recherchons l'Indien que pour le corrompre, nous ne lui apportons que les vices, les maladies qui abondent dans notre civilisation». C'est avec l'amertume des expériences vécues que Rondon clamait dans le désert pour dire : «Malheureusement, notre société est égoïste, corrompue, elle manque de culture morale et d'honnêteté. Comme nous ne pouvons trouver qu'en elle les éléments nécessaires pour maintenir le contact avec l'Indien, nous avons un énorme travail à accomplir

pour refréner les passions luxurieuses et pour éduquer les mauvais. Car ce sont les Blancs qui sont mauvais et non pas les Indiens. Teixeira Mendes, le grand apôtre du positivisme, me disait un jour : «le plus grand mal que nous pouvons faire aux Indiens, c'est de les rechercher. Nous ne devons faire cela que lorsque notre peuple se régénèrera complètement, quand il abandonnera la luxure et la corruption dans lesquelles il vit».

Nous pouvons constater que la clameur des bons Brésiliens contre la corruption ne date pas d'aujourd'hui, et leur amour de l'Indien non plus. Le produit le plus concret de cet amour fut le Service de Protection des Indiens qui, dès 1910, année de sa création par le Gouvernement fédéral, s'identifia avec l'homme qui, jusqu'à sa mort, en fut la tête et l'âme : Cândido Mariano da Silva Rondon.

Si nous analysons les activités du S.P.I., nous pouvons en distinguer trois aspects : la protection, la pacification et l'acculturation dirigée. La protection comprend non seulement la défense des sylvicoles contre le vol des terres, l'exploitation et le meurtre, mais également, ainsi que le disait Rondon, «le respect des tribus indigènes comme peuples indépendants». Cette dernière règle de la conduite du Blanc envers l'Indien ne fut acceptée que par quelques idéalistes. Pour le malheur des aborigènes, dans ces immenses *sertões* du Brésil, des politicards régionaux et la loi du plus fort frustrèrent et continuent à frustrer le Gouvernement fédéral de ses efforts philanthropiques, faits à travers le S.P.I. Aujourd'hui encore, nous avons le cas des Canelas qui vivaient pacifiquement depuis des générations en contact avec leurs voisins néo-brésiliens du Maranhão et qui, en juillet 1963, furent expulsés du pays de leurs ancêtres par des *bandoleiros* au service de fermiers en mal d'expansion. Nombre de ces Indiens, tant aimés par les ethnologues Nimuendajú et Crocker, furent atteints par des balles. C'est alors que l'on ressentit plus que jamais le grand vide laissé par la mort de Rondon. Il aurait su, dans ces circonstances douloureuses, et malgré ses 98 ans, sauver cette malheureuse tribu. Personne n'est apparu pour le remplacer, personne n'a pris la place de ce leader. Et les Canelas, selon les dernières nouvelles des journaux, sont toujours plus sacrifiés.

Si nous traitons du second des trois aspects de l'action indigéniste au Brésil, soit la pacification, c'est la devise de Rondon qui nous vient à l'esprit : «Mourir s'il le faut, mais ne jamais tuer». En bon soldat, il donna personnellement l'exemple en s'exposant sans réagir aux flèches indiennes. Fidèles à cette devise, ce furent par dizaines que périrent les fonctionnaires du Service, véritables héros qui donnèrent leur vie pour la grandeur morale de la Patrie brésilienne.

Non moins héroïques furent d'autres pacificateurs guidés par Rondon qui, eux, survécurent. Pour donner une idée des méthodes employées, qu'il me soit permis de rappeler deux pacifications célèbres : celle des Indiens Kaingang de l'Etat de São Paulo, par Luiz Bueno Horta Barboza, un des plus fidèles collaborateurs de Rondon, et celle des Parintintin du bassin du Rio Madeira, par Curt Nimuendajú. Horta Barboza écrit à ce

sujet : «Vers la fin de 1910, quand le Service de Protection commençait à peine à s'organiser, la situation dans le Nord-Ouest devint si oppressante que l'entrepreneur avisait le Ministère des Communications qu'il se voyait obligé de suspendre les travaux du fait de l'impossibilité de contenir les incursions des sylvicoles. Ayant appris, par les reconnaissances préliminaires des lieutenants Pedro Dantas et Manoel Rabello, l'exceptionnelle gravité du problème, dont la solution était rendue encore plus difficile par l'hostilité avec laquelle les habitants en armes de la région recevaient les fonctionnaires du Service, le colonel Rondon décida de se rendre sur place afin d'étudier la question à sa source et d'y donner les directives à suivre pour conquérir l'amitié des Kaingang et ainsi établir la paix et l'ordre dans ce vaste *sertão*. Ayant étudié soigneusement la région, aussi bien au long de la route mais également jusqu'au Rio Tieté, le directeur du S.P.I. établit, avec cette maîtrise reconnue par tous, le plan de pacification et choisit le lieutenant Rabello pour l'exécuter, plaçant à ses côtés les lieutenants Candido Sobrinho et Sampaio.»

«Dans le plan établi, Rondon profita, avec une merveilleuse habileté, du fait que l'on pouvait compter sur les services de quelques Kaingang provenant d'un groupe déjà civilisé vivant dans l'Etat de Paraná, et par l'intermédiaire desquels nous pouvions communiquer aux sylvicoles nos intentions pacifiques et cela non seulement par la parole mais également par certains signes spéciaux, propres à cette nation, faits à l'aide de trompes et d'une sorte d'hiéroglyphes très originaux faits de petits bâtons et de petites branches d'arbres. A ces éléments, qui devaient exercer une action décisive dans la campagne qui s'annonçait, vinrent se joindre bientôt des Indiens esclaves d'une ferme de Campos Novos do Paranapanema, que le propriétaire avait fait prisonniers à l'occasion des raids qu'il avait l'habitude d'entreprendre contre les aldées du Rio do Peixe. Parmi eux se trouvait la vieille Indienne Vanuire, qui devait plus tard se signaler par son zèle et par le véritable amour qu'elle voua à l'œuvre entreprise, dont elle comprit qu'elle constituait le sauvetage des derniers vestiges de son peuple.»

«Une grande difficulté devait toutefois être encore surmontée : le choix de l'endroit où il conviendrait d'installer le point de base du Service et d'où partirait la pénétration dans la forêt. A cette époque, les Kaingang faisaient des incursions, quasi simultanées, sur un front supérieur à 250 km. ; il était presque impossible dans ces conditions de déterminer le lieu d'où ils irradiaient et vers lequel il convenait de diriger l'action de l'expédition afin d'avoir la certitude d'entrer bientôt en contact avec eux et de ne plus les perdre de vue. Le lieutenant Rabello et ses aides n'avaient pas encore résolu ce problème quand se produisit l'assaut contre le groupe 21a de surveillance et entretien de la voie ferrée, fait qui déterminait la venue du lieutenant Candido Sobrinho à la station Hector Legru qui se trouvait gravement menacée. Ayant établi son campement près de cette station, le lieutenant Sobrinho entreprit immédiatement l'exploration de la forêt environnante et découvrit ainsi qu'il se trouvait en un

lieu très fréquenté par les Indiens et de ce fait propice à l'installation du centre d'attraction projeté. A 2 km de la station, le lieutenant Sobrinho tomba à Ribeirão dos Patos sur un point où convergeaient de nombreux sentiers présentant tous les signes de passages fréquents. Il décida d'y transférer immédiatement son campement, après avoir effectué l'indispensable abattage d'arbres séculaires, il remplaça ensuite le cantonnement initial par un baraquement de bois recouvert de feuilles de cocotier, destiné à servir de centre pour les opérations qui devraient se dérouler à l'intérieur de la mystérieuse forêt qui s'étendait sans interruption sur les bords du Feio, le traversant et allant jusqu'au Paraná.»

«Afin de retenir l'attention et l'intérêt des Indiens autour de ce campement et afin d'empêcher qu'ils continuent à semer la terreur et à désorganiser les services le long de la voie ferrée, Sobrinho fit abattre une large surface de forêt et établit une grande plantation de maïs et de haricots. Ces travaux se poursuivirent au milieu de la menace constante des sylvicoles qui, jour et nuit, encerclaient le campement, faisant résonner lugubrement leurs trompes, signal de guerre et d'extermination, ou frappant les arbres avec leurs terribles massues, provoquant ainsi dans la nuit des sons effrayants qui emplissaient les hommes de frayeur et leur rappelaient qu'aucune victime n'avait jamais échappé aux terribles assauts de ces guerriers redoutables. Et à toutes ces menaces, au milieu de telles frayeurs, les assiégés répondaient par des paroles de paix, par les chants de fête de l'incomparable Vanuire, par les sons joyeux pleins de bienveillance et d'amitié répandus dans la sombre forêt par les trompes que sonnaient les interprètes paranéens du haut du refuge construit à la cime d'un arbre.»

«Le lieutenant Sobrinho, impavide, continuait la grande œuvre, s'enfonçait dans la forêt du côté du Feio, suivant la piste principale qui se dirigeait vers Ribeirão dos Patos ; quand il rencontrait de petits abris de chasse indiens, il laissait en cadeau des vêtements, des haches, de la quincaillerie. Cette piste fut ensuite transformée en route sur une étendue de 30 km jusqu'au fleuve sur le bord duquel il fallut s'arrêter jusqu'à ce que fut terminée la construction d'un pont, sous les ordres directs de Rabello. Le pont terminé, l'expédition reprit sa marche au-delà du Feio et atteignit, au début de décembre 1911, après avoir parcouru vingt nouveaux kilomètres, le premier village kaingang qui, ainsi que nous l'apprîmes plus tard, était commandé par le *rekakê* Vauhin. Voyant s'approcher l'expédition, les Indiens abandonnèrent leur aldée et s'enfoncèrent dans la forêt, sans vouloir entendre les appels des interprètes. La panique, ainsi que devait l'expliquer plus tard le chef Vauhin, fut provoquée par le fait qu'ils ne s'attendaient pas, en un moment où il pleuvait à torrents, à voir apparaître la colonne expéditionnaire et cette arrivée inopinée, aggravée par la terreur désordonnée des femmes et des enfants, généralisa la peur également parmi les hommes qui s'enfuirent.»

«Le lieutenant Rabello laissa dans les huttes une grande quantité de haches, de couteaux, de couvertures et d'autres cadeaux et il se retira

avec ses hommes au campement de Ribeirão dos Patos, d'où il partit avec ses aides pour se présenter aux autorités militaires, conformément aux instructions du Ministère de la Guerre. Après six mois d'efforts, le lieutenant Rabello laissait le programme de pacification des Kaingang, considéré par beaucoup comme irréalisable, en bonne voie de réussite. Grâce à l'application rigoureuse du plan du colonel Rondon et à l'absence absolue de toute manifestation de la part des membres de l'expédition qui puisse être considérée comme hostile ou de mauvaise volonté (qu'il suffise de dire que pendant toute la durée de cette expédition, aucun coup de feu ne fut tiré, même pas pour abattre de magnifiques pièces de gibier qui passaient presque à portée de main), grâce aux preuves réitérées de patience et d'amitié qui se traduisaient par les présents laissés dans la forêt, grâce à tout cela, je le répète, la notion que l'Indien avait des habitants de Ribeirão dos Patos avait déjà été bien modifiée et dans leur âme commençait à poindre la confiance qui devait les amener à devenir nos amis.»

La pacification des redoutables Parintintin eut lieu en 1922. On établit pour commencer des postes de cadeaux sur les lieux qui montraient des traces évidentes de passages fréquents de cette tribu Tupi. C'étaient des abris recouverts de feuilles de zinc qui protégeaient de la pluie les vêtements, couteaux, haches et autres présents. Après quelques jours, ces objets disparurent et à leur place on trouva des flèches fichées dans le sol. Les Indiens avaient accepté les présents mais leur réponse signifiait qu'ils ne faisaient pas confiance aux donateurs. Ceux-ci répétèrent leurs présents ; les Parintintin accusèrent réception avec des pièges armés de pointes de flèches.

Mais ils ne devaient pas s'arrêter là. Leur première attaque eut lieu quelque temps après. Nimuendajú ne fut pas surpris. Il avait construit une baraque solide, couverte de feuilles de zinc, qui l'abritait avec ses camarades. C'était une maison fortifiée en un point stratégique, offrant une large visibilité sur les environs et facilitant la défense. Les Indiens poussèrent leur cri de guerre et lancèrent leurs flèches. Il n'y eut aucune réaction hostile. Après de nouveaux cris, les Indiens se retirèrent.

Après une autre attaque semblable, Nimuendajú les suivit et chercha à les attirer en leur parlant doucement en *lingua geral* et en leur offrant des haches et des couteaux qu'il portait dans ses mains levées. Il n'eut pas de succès. Les Indiens disparurent. Une troisième attaque, plus audacieuse, eut lieu. Après avoir lancé une nuée de flèches contre le baraquement, les agresseurs forcèrent la clôture de fil de fer barbelé qui entourait l'habitation. Nimuendajú ordonna à ses hommes de tirer des coups de feu en l'air. La majorité des assaillants prit la fuite. Quelques-uns, cependant, reculèrent seulement jusqu'au portail de la clôture et restèrent là, en terrain découvert. Nimuendajú s'approcha d'eux avec d'aimables paroles et, n'obtenant pas de réponse, il plaça une bassine avec divers présents près du portail et se retira. Les Indiens s'emparèrent de la bassine. D'autres Parintintin, qui se trouvaient sur l'autre rive du Maici-

mirim, face à l'endroit où Nimuendajú était installé, commencèrent à réclamer des cadeaux. Le pacificateur lança sur l'eau une bassine pleine de cadeaux. Deux Indiens se lancèrent à l'eau pour la récupérer pendant qu'un de leurs compagnons continuait à lancer des flèches qui faillirent de peu atteindre leur but. Malgré ce comportement hostile, Nimuendajú offrit une troisième bassine et un Parintintin plus courageux traversa le fleuve, prit les présents et retourna vers les siens.

Ainsi, peu à peu, un rapprochement mutuel se développa. Quand Nimuendajú s'adressa à eux en guarani, il fut mieux compris, cette langue se rapprochant davantage de l'idiome parlé par les Parintintin. Un Indien, par des gestes expressifs, fit comprendre qu'il avait le ventre vide. Le pacificateur fit chercher de la farine de manioc, en mangea un peu le premier et invita l'affamé à se servir. L'Indien s'approcha et Nimuendajú réussit ainsi à donner son offrande de la main à la main. Le premier chapitre de la pacification se trouvait achevé.

Ces actions de pacification étaient inspirées par Rondon et furent réalisées de son vivant. Mais, l'année même de sa mort, Moreira Neto observait dans son rapport sur l'activité du S.P.I., dédié à «la situation actuelle des Indiens Kayapó» et daté de décembre 1958 : «Les pacifications actuellement en cours dans le bassin du Xingú ignorent tous les principes de base fondés sur l'expérience qui protègent les groupes tribaux des dangers de la désintégration socio-culturelle et du processus de dépopulation causé par les épidémies auxquelles ils se trouvent exposés. Aucune des activités entreprises ne prévoit, comme mesure nécessaire, la garantie de la possession des terres occupées par les tribus. On constate même que les propres équipes de pacification s'associent aux collecteurs de caoutchouc et de châtaignes qui occupent immédiatement les régions rendues accessibles par la pacification des groupes hostiles. Les actuelles mesures de pacification sont donc non seulement à déconseiller mais encore entièrement inappropriées si l'on tient compte des intérêts élémentaires et des droits de ces groupes aborigènes.»

Il nous reste à traiter du troisième aspect de l'action indigéniste : l'acculturation dirigée. Pendant que les diverses missions chrétiennes ne peuvent s'empêcher, à plus ou moins longue échéance, bien que les unes plus discrètement que d'autres, de s'imposer dans le domaine religieux, le S.P.I., depuis sa fondation, a toujours pris soin de n'exercer aucune influence dans ce domaine. Cependant, d'autres problèmes d'acculturation, inévitables, après qu'une tribu ait pris contact avec nous, exigeaient d'être pris en considération par Rondon et ses collaborateurs. Il est évident qu'au début de la pacification, des cadeaux étaient distribués sans qu'on s'attende à aucune contrepartie. Il était donc facile d'habituer l'Indien à recevoir gratuitement des ustensiles, des vêtements, des vivres. Mais comment procéder pour le familiariser avec le système de réciprocité qui caractérise notre vie économique ? C'est un de ces problèmes dont la solution mène à exiger de l'Indien une sorte d'échange, soit par un quelconque travail, soit en nature. Les tribus qui vivent déjà

en contact permanent avec la société néo-brésilienne et sont plus ou moins intégrées à cette société, reçoivent une aide technique de l'action indigéniste officielle afin de développer leur capacité de production. C'est ainsi que nous voyons aujourd'hui des Indiens de certaines régions du Brésil travailler avec des machines agricoles modernes et procéder à l'élevage de bétail de race. Souvent ces Indiens habitent des maisons du même type que celles des *sertanejos* de la région ; parfois, du fait de l'intervention du S.P.I., leurs habitations sont même meilleures, c'est notamment le cas des derniers Kaingang d'Icatú, dans l'Etat de São Paulo. Ils s'habillent généralement comme leurs voisins néo-brésiliens, et seules les femmes, en certains cas, conservent les modes des générations antérieures, comme par exemple chez les Kaingang du Paraná et du Rio Grande do Sul. Il est inévitable que dans les Postes Indigènes, qui dépassent la centaine et sont disséminés sur un territoire aussi vaste et hétérogène que le Brésil, les méthodes d'acculturation dirigée varient. Les contradictions continuent dans l'action indigéniste gouvernementale, ainsi que les controverses sur les principes et les contrastes entre ceux-ci et l'action.

Rondon, face à ces problèmes, avait compris la nécessité de collaborer avec des ethnologues. Ce fut encore sous son orientation que la direction du S.P.I. fut confiée à José Maria da Gama Malcher, ami du grand indianiste Nimuendajú. Gama Malcher s'entoura d'excellents collaborateurs scientifiques. Ainsi commença à fonctionner au Brésil l'Anthropologie appliquée.

En résumé, nous pouvons dire : l'ethnologie brésilienne est en franc progrès. Rondon a contribué à ce progrès par le matériel qu'il a recueilli dans ses expéditions et par l'impulsion qu'il a donnée aux recherches spécialisées. Mais ce qu'il a fait dans ce sens par le S.P.I. appartient au passé car cette institution fédérale ne dispose plus actuellement d'ethnologues. C'est ainsi que le développement de l'Anthropologie appliquée est menacé en ce qui concerne nos Indiens. Plus que jamais, il est donc nécessaire de créer l'Institut Indigéniste Brésilien préconisé par Rondon, afin que l'inévitable intégration des sylvicoles dans notre société se réalise avec souplesse, sans détruire la mosaïque culturelle qui constitue la particularité la plus précieuse du pays. Reconnaître et propager cette forme scientifique et humanitaire de résoudre ce que l'on nomme le Problème Indigène constitue une façon digne de commémorer le centenaire de la naissance du «maréchal de la paix» qui fut le maître de tant de Blancs et le Protecteur des Indiens de sa patrie.

Bibliographie

BALDUS, Herbert: *Cândido Mariano da Silva Rondon, 1865-1958*. Revista do Museu Paulista, N.S., vol. X, São Paulo 1956/58.

BALDUS, Herbert: *Métodos e resultados da ação indigenista no Brasil*. Revista de Antropologia, vol. X, São Paulo 1962.

HORTA BARBOZA, L.B.: *A pacificação dos Caingangs Paulistas*. Rio de Janeiro 1913.

RONDÓN, Cândido: *José Bonifácio e o problema indígena*. Revista do Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro, CLXXIV (1939), Rio de Janeiro 1940.

